

Création d'un Centre d'art en maison de repos

Un projet porté par Mohamed El Khatib,
artiste associé au Théâtre National Wallonie-Bruxelles





Un Centre d'art à Sainte-Gertrude. Quelle drôle d'idée. Quelle idée drôle.

Face au danger, nous a appris le neurobiologiste Henri Laborit, l'humain choisit habituellement entre trois voies : la fuite, la paralysie, le combat. Il en existe au moins une autre : quand on a peur, pousser des portes. C'est ce qu'il nous faut faire, à la maison de repos Sainte-Gertrude, sise au cœur des Marolles – un mouvement que le futur Centre d'art peut nous aider à faire. Si nous hésitons, c'est par trouble et par peur, évidemment. Peur du trou béant que creuse en nous ce qui manque aux pauvres et aux vieillards – les habitants de Sainte-Gertrude, doublement relégués du beau monde alentour : dos courbés, dents en moins, égratignures, revers de la vie. Mais ça, c'est avant qu'on entre. Il suffit d'assister au conseil des résidentes, où se réunissent tous les trois mois résidentes et professionnelles pour parler du quotidien : la nourriture, les activités, l'état des sanitaires, les histoires de clefs, les portes à ouvrir ou fermer, les régimes et la santé. Là, soudain, la vie débordante, la vie partout : le conseil des résidentes comme cœur battant du monde des vivantes, espace politique où s'éprouve à chaque instant la frontière qui sépare le soin du contrôle, le collectif de l'intimité, le désordre de l'organisé. Espace où on n'est pas d'accord, où l'on se demande ce qui se passe avec la lessive qui tarde à revenir, où l'on aimerait bien avoir un peu plus de sauce sur les pâtes et plus souvent du camembert – et le représentant des cantines de Bruxelles de noter scrupuleusement, penché sur sa feuille, à l'écoute. Où on propose des choses, où on partage la parole, où on trouve des manières de vivre ensemble, par de petits ajustements, de légers déplacements ; par l'attention minutieuse des soignantes. Un espace où l'on se marre, aussi – qui l'eût cru ? Où l'on s'interpelle et où on blague. Le contraire d'un mouvoir. Un Centre d'art, ça pourrait permettre ça : faire naître des formes à partir de ce qui vibre et s'exprime ici, qu'on imagine depuis l'extérieur retenu, rétracté, éteint, alors qu'il suffit d'un coup d'œil au conseil des résidentes, d'un échange avec les habitantes – soignantes, résidentes – pour comprendre que c'est tout le contraire qui s'y déploie.

Un Centre d'art à Sainte-Gertrude, pourquoi ? Ce n'est pas vraiment que les résidentes auraient besoin d'être activées, qu'elles attendraient d'être occupées. On s'occupe, à Sainte-Gertrude – Jean-Claude, par exemple, veut bien me rencontrer, mais doit finir sa partie de cartes avant. En revanche, il y a certainement autour des résidentes des choses à recomposer, parce que la vie avant, on le devine, a donné des coups. Elle a donné et repris des choses : on entend parler des objets aimés et perdus, collection de porte-clefs égarée, livres brûlés, bijoux disparus, disques volés. On palpe, dans les silences qui s'étirent et les mots qui coulent, le fumet des aventures, la peau encore chaude des fantômes et les filaments d'histoires avec lesquels les unes et les autres vivent ; le désir de raconter, et ce que l'on ne dira pas. Une matière d'histoires, d'envies, de souvenirs et d'idées : un tissu sensible.

Sensibles, les résidentes le sont, bien sûr. Porteurs de goûts et de dégoûts, elles ont aimé : les années soixante pour Jean-Claude, « avant les années pognon » ; Dalida en concert, qui a « agréablement surprise » Martine ; les livres sur le Moyen-Âge,

les bracelets en argent et Charles Aznavour qui avait « un don pour parler d'amour ». Les bandes-dessinées, le vieux marché du Jeu de Balle et les photos de trams. Et puis les bijoux qu'on fabrique, les panthères collées sur des coquilles de nacres portées autour du cou de Jean-Claude, et tant pis si on se moque : « qu'est-ce qu'ils en ont à foutre les gens, c'est comme le Uno qui serait un truc de gosses, mais si ça m'amuse, moi ? » Alors installer au milieu d'eux un Centre d'art, ça serait peut-être aussi pour ça : remuer l'imaginaire qui les habite ; partager ce qui les tient et ce à quoi on tient, éprouver son goût face à l'inspiration et aux œuvres des autres. Avoir aussi, pour les résidentes de Sainte-Gertrude, des images, des mouvements et de la beauté autour de soi, dans l'espace qu'il faut faire sien. Pouvoir être spectateurices et contemplateurices, si on a envie. « Que ferais-je sans mes images ? c'est tout ce qu'il me reste », dit Philippe, qui n'a plus d'objets, mais des réservoirs d'images à l'infini sur Internet.

Un Centre d'art à Sainte-Gertrude, quelle drôle d'idée. Quelle belle idée. Parce que ce serait ça, aussi : montrer au monde qu'il se passe là des choses qui exigent notre attention, qui méritent nos déambulations. Des choses belles. C'est soutenir que les professionnelles travaillent ici avec la vie, la vie fragile et puissante, la vie écorchée à laquelle nos yeux, la plupart du temps, se dérobent. C'est reconnaître que ces professionnelles, qui chaque jour prennent soin des résidentes de Sainte-Gertrude, qui sont et font avec eux, comme ils sont, travaillent avec de la beauté, avec de l'insolite, avec de la poésie et du bizarre – « tu crois vraiment que les résidentes vont se demander ce que tu fais là ? », m'a rétorqué amusée Géraldine Maes, responsable de l'équipe paramédicale, lorsque je m'enquerrais timidement de savoir si ça ne serait pas un peu « bizarre » qu'une étrangère assiste au conseil des résidentes. « Ici, il n'y a rien de bizarre. » Si on pousse les portes d'un tel endroit, où rien n'est bizarre parce tout est bizarre, à la fois régulé et débordant, chaotique et ordonné, elles ouvrent sur un terrain de jeu qu'on imagine diablement inspirant pour des artistes. Il est temps que nous entendions ce qui s'y passe – artistes, citoyen·es, vieillards, pauvres, jeunes, malades, riches, valides, et toutes les autres – : nous en avons besoin.

— Emilie Garcia Guillen, La Pointe

Et si l'on considérait les maisons de repos pour ce qu'elles sont : des endroits où l'on continue à vivre, des lieux de ressource et d'expérimentation vitale, tant pour les résidents que pour le personnel encadrant, les artistes, voir même le grand public. C'est dans cet esprit que le Théâtre National Wallonie-Bruxelles accompagné de l'artiste Mohamed El Khatib a la volonté de créer un Centre d'art au sein de la Résidence Sainte Gertrude, maison de repos de la ville de Bruxelles.

Un Centre d'art en Maison de repos

En 2021, Mohamed El Khatib entame des recherches autour de l'amour passé 65 ans pour sa prochaine création *La Vie secrète des vieux* dont le Théâtre National est coproducteur. Il s'agit de recueillir la parole de personnes âgées de tous horizons sociaux afin de tisser un récit diversifié et qui témoigne d'une pluralité d'expériences amoureuses et d'une revisite de la sexualité.

C'est dans le cadre de ces recherches qu'il fait une série de rencontres avec des résidents de l'EPADH les Blés d'Or à Chambéry. Une discussion avec la directrice l'a conduit à interroger la façon d'instaurer un lien durable entre l'art et la vie quotidienne des personnes âgées au sein de l'établissement qui les accueille.

C'est là que germe l'idée de créer des Centres d'Arts permanents dans les maisons de repos.

Les maisons de repos ont la réputation d'être des mouiroirs, les lieux de « la dernière heure », où il est essentiellement question de finir sa vie plutôt que de continuer à la vivre intensément. D'un autre côté, les centres d'art sont perçus comme des lieux austères et inanimés au regard des œuvres qui s'y trouvent exposées.

Il ne s'agit pas d'implanter l'art dans une maison de repos, mais davantage de le faire apparaître car il s'y trouve déjà.

L'enjeu est esthétique, social et politique. L'art ne doit pas se limiter à une sortie culturelle mais devenir quotidien. Il faut aussi remettre les maisons de retraite, qui sont négligées, dans le circuit de la vie normale. Mohamed El Khatib partage la conviction de Christian Boltanski qui disait, qu'après 60 ans, chacun mériterait d'avoir son musée, et qu'il faudrait ainsi créer des milliers de micro-musées, qui constitueraient toute la mémoire du monde. Ce projet inclut la vie des résidents sous différentes formes : texte, vidéo, photographie, dessin, collage, performance...

L'enjeu est de voir émerger des formes de vie et d'expérimentation artistique venant des résidents, et de les valoriser comme autant de façons d'être encore une fois au monde.

Créer un musée hors des murs institués est sans doute le meilleur moyen, de générer des rencontres inattendues entre des individus et des œuvres d'art. D'inventer des formes d'exposition, de partage et de frottement inédits entre des personnes qui ne sont pas censées se rencontrer. Le travail artistique avec les résidents porte sur la réappropriation de leur histoire à travers leurs objets personnels. Les artistes inscrivent ces trajectoires de vie singulières dans une histoire collective pour éprouver ensemble différentes façons de se sentir vivants.

La résidence Sainte-Gertrude

Dès la création du Centre d'art à Chambéry dans l'EHPAD Les Blés d'Or, le projet a bénéficié d'un écho favorable dans les sphères culturelles et médicales. Plusieurs structures culturelles et de soins ont témoigné de leur intérêt et souhaitent à leur tour porter un projet équivalent, tout en l'adaptant aux spécificités locales.

C'est ainsi que le Théâtre National Wallonie-Bruxelles a demandé à Mohamed El Khatib de mettre sur pied un projet de Centre d'art dans une maison de repos de la Ville de Bruxelles. La Résidence Sainte Gertrude – CPAS de Bruxelles – a d'emblée marqué son intérêt pour le projet. Elle compte 168 lits pour personnes âgées dont 66 lits de maison de repos et de soins et 102 lits de maison de repos.

Sur le principe de l'essaimage, Mohamed El Khatib se propose d'exporter son savoir-faire, d'en transmettre l'esprit, le processus et les outils en imaginant un accompagnement adapté à chaque lieu. En effet, l'objectif est de co-crée un projet adapté au territoire et connecté aux réalités du terrain.

Cela fait un peu plus de trois années que je travaille dans une Maison de repos et cela fait un peu plus de trois années que je cogite sur l'intitulé « Maison de repos ». Pourquoi se reposer les veilles d'un éventuel départ ?

À la Résidence Sainte-Gertrude, il en va autrement. Située au cœur des Marolles, quartier populaire de Bruxelles, nous accueillons chacun tel qu'il est, riche de son chemin de vie. Notre public est issu de milieux socio-culturels défavorisés et peu d'entre eux ont eu la chance de découvrir la culture. Dès lors, quand l'artiste Mohamed El Khatib et le Théâtre National Wallonie-Bruxelles nous ont proposé de créer un Centre d'art-sintra-muros, c'était une évidence de soutenir cette merveilleuse opportunité : pour eux, pour nous et pour vous

Permettre à nos Résidents de découvrir l'art plastique et l'art vivant grâce à la présence et au soutien des artistes, imaginer qu'ils s'exprimeront différemment, qu'ils créeront, qu'ils entreront en communion avec d'autres, qu'ils partageront des moments, des sentiments. Que peut-être de nouvelles passions verront le jour, que certains exploreront leurs capacités d'introspection, qu'ils développeront leur imagination et que de ces ateliers artistiques émergera une collection d'Art qui personifiera nos murs et nos espaces. Quoi de plus beau que l'Art, les veilles de départ ?

Permettre au grand public de découvrir cette collection d'Art tout en apprivoisant ces lieux de vie encore trop souvent considérés comme des parkings pour nos aînés, des lieux où on s'ennuie voire pire, des mouiroirs.

Lier nos aînés et leurs futurs travaux artistiques aux visiteuses : idée géniale et novatrice qui bénéficiera aux Résidents, aux visiteuses, à l'ensemble du secteur des Maisons de repos, au Théâtre national et à notre chère ville de Bruxelles.

— Géraldine Maes, coordinatrice résidence Sainte-Gertrude



Les Blés d'Or, l'expérience de Mohamed El Khatib à Chambéry

Mohamed El Khatib, artiste associé au Théâtre National Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec l'Espace Malraux de Chambéry, a créé un Centre d'art dans l'E.H.P.A.D. Les Blés d'Or. Cet Etablissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes, de statut public territorial, géré par le Centre Communal d'Aide Sociale de Barberaz offre une capacité d'accueil de 80 habitantes. Les équipes accompagnantes se dédient à l'accueil, aux soins, à l'animation, à la logistique, et à l'administratif.

Le motif poursuivi par les artistes et le personnel soignant est de modifier le regard que l'on porte sur les établissements de fin de vie tout en réinventant les limites et la définition d'un espace artistique selon un modèle de création partagé qui met en dialogue résidentes, artistes et soignants.

La directrice, Clotilde Rodez, en parlant de ce projet met en évidence ses bienfaits tant pour les habitantes que pour le personnel soignant.

Au fil des rencontres avec les artistes, ces habitantes se sont révélées comme les détentrices d'une mémoire extraordinaire, de trajectoires uniques et singulières d'hommes et de femmes, faites de tristesses, de joies, d'amour, de désirs, de rencontres, de passions, et de tout ce qui fait le sel et le sens de la vie. Cette somme d'expériences constitue un vivier stimulant pour la création artistique, une source d'inspiration sans cesse renouvelée. Par les échanges avec ses habitantes et les professionnels qui en prennent soin, l'Ehpad est apparu comme un lieu de ressources et d'expérimentations vitales pour les artistes dont la démarche s'est confrontée à cette réalité. Ce fut notre première surprise de voir comment le travail des artistes a mis en branle toute cette humanité.

Notre deuxième surprise fut, du côté des professionnels, d'observer comment la naissance de ce centre artistique a paradoxalement contribué à la reconnaissance du travail des équipes. Le regard porté par les artistes et les mots utilisés pour illustrer leurs impressions sur les missions réalisées quotidiennement, ont mis en lumière l'humanité, la beauté et « l'élégance » que supposent ces métiers de l'accompagnement, du lien et du soin. Un engagement qui va au-delà des savoir-faire et des connaissances de chacun. Cette expérience accroît la qualité de notre attention auprès des habitantes, il nous aide à les

envisager, à les rencontrer, au-delà de leur seule identité de personne âgée dépendante.

Aujourd'hui, le musée compte une trentaine d'œuvres d'art présentes aux différents étages de la maison. L'équipe de médiation de l'Espace Malraux à Chambéry se charge des visites guidées.

Ce projet mené à Chambéry a bénéficié de l'aide de la municipalité, de la région et du programme Mondes nouveaux du Ministère de la Culture français pour un montant total de 280 000 €.

Méthodologie

Le projet bénéficiera du savoir-faire de Mohamed El Khatib qui transmettra l'esprit, le processus et les outils en imaginant un accompagnement adapté à la maison de repos bruxelloise.

La première phase du projet consistera à mettre en place les conditions d'une co-création avec les résidentes et avec le personnel de la maison de repos. Il s'agira de déterminer également les besoins de la maison de repos. C'est à partir de ces réflexions que les artistes seront invités à participer à la création du Centre d'art.

Le Théâtre National sera en charge de la coordination du projet. Il accompagnera les artistes des différentes disciplines qui seront en majorité bruxelloises (ou établis sur le territoire de Bruxelles).

Dès que l'équipe artistique sera constituée, le projet entrera dans sa deuxième phase. Les artistes travailleront avec les résidentes pour créer des œuvres d'art à partir de leurs histoires singulières. Parallèlement à ce travail en ateliers, une réflexion aura lieu sur la scénographie à inventer pour mettre en valeur les œuvres d'art dans la maison de repos. Les travaux d'aménagement nécessaires seront menés tout au long du projet.

Ces deux étapes déboucheront sur l'inauguration du Centre d'art proprement dit.

La particularité de ce projet est qu'il ne s'arrête pas à cette étape de l'inauguration. En effet, pour que le Centre d'art vive, des visites guidées seront organisées avec le service médiation du Théâtre National en collaboration avec le personnel et les résidentes. En effet, il est essentiel que la résidence devienne un lieu de vie, en lien avec le monde extérieur.

Enfin, à son tour, ce projet pourrait faire l'objet d'un essaimage et être adapté à d'autres maisons de repos.



On n'a jamais vu une population autant vieillir. Mais les vieux les voit-on justement ?

Sandrine Wauquier : La crise sanitaire liée à la pandémie de Covid-19 a mis en lumière l'isolement social et la solitude des personnes âgées. Ils sont généralement les grands oubliés de la société. Vieillir fait peur. Peu d'entre nous se préparent à bien vieillir, c'est-à-dire à anticiper sa perte d'autonomie, sa dépendance.

On les cache. À cela, s'ajoutent les inégalités entre les hommes et les femmes. Vieillir pour une femme, c'est difficile. Elle n'a pas le droit de vieillir. Il fut un temps où l'on gardait les vieux et les vieilles dans la famille. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Comment l'expliquez-vous ?

Géraldine Maes : Notre société est fondée sur le rendement, l'efficacité, le succès et la beauté. Lorsque les personnes vieillissent, elles ne répondent plus autant aux injonctions sociétales. Du coup, certains les oublie. C'est également très culturel. Dans les pays du bassin méditerranéen ou en Afrique, les familles s'occupent des vieux et des vieilles jusqu'à ce qu'ils s'en aillent. Les Occidentaux ne peuvent plus libérer le temps nécessaire pour s'occuper de leurs vieux et vieilles. Ils se voient parfois dans l'obligation de placer leurs proches.

SW : Le vieillissement de la population interroge les pouvoirs publics. Il y a un problème structurel. Le secteur de la santé – comme d'autres secteurs tels que l'éducation – est sous-financé par rapport aux besoins d'accompagnements sur le terrain. Et malheureusement, c'est d'autant plus vrai en période de crise économique.

À la faveur de la crise sanitaire, tous les services à la personne, incluant les écoles, les universités, le travail médico-social ont été rendus visibles. Et leurs vulnérabilités aussi. Que faire après la Covid-19 ? De quelles manières la crise sanitaire vous a-t-elle amenés à réinterroger ce que signifie habiter Sainte-Gertrude avec son corps ? Bien-vivre ?

GM : Durant la crise sanitaire, s'est posée assez vite la question de savoir quelle serait notre mode d'action. Très vite, nous avons été amenés à sécuriser le périmètre, à adopter des mesures de prévention et des gestes barrières pour éviter la propagation du virus. Et donc à questionner le fragile équilibre entre la sécurité et la liberté. Nous étions face à un vrai dilemme. Devions-nous à tout prix mettre en place des actions qui portent peu en elles nos valeurs d'humanité, d'empathie, d'écoute et d'échanges ? Ou à l'inverse, devions-nous continuer de privilégier le contact humain, maintenir des activités sans trop savoir de quoi demain serait fait ? Qu'est-ce qui était faisable ou pas ? Nous sentions quoique confusément, que nous ne voulions pas que nos vieux et vieilles meurent, isolés dans leur chambre. L'équilibre était difficile à trouver. Tous les jours, nous ajustons nos priorités en fonction des nouvelles mesures prises par le Conseil national de sécurité. Les trois premiers mois de la crise ont été extrêmement difficiles à vivre. Nous demandions à nos 120 résidents de ne pas trop circuler dans la maison car la première souche était extrêmement virulente. C'était difficilement supportable humainement : lutter contre le virus ? Ou continuer de vivre ?

Aujourd'hui, nous croquons la vie à pleines dents. Quand un projet s'offre à nous, nous nous en emparons, sans le post-poser.

SW : Nous sommes encore plus attentives aux projets de vie, aux besoins de nos résidents et de nos travailleuses.

Et si on vous demande en retour quelle vie vous souhaitez préserver ? Ce d'autant que les résidents de Sainte-Gertrude sont des personnes abîmées par la vie.

GM : Une grande partie des résidents de Sainte-Gertrude sont confrontés à la pauvreté et sont socio-culturellement défavorisés. Souvent, ils n'ont pas eu accès à une éducation comme celle dont nous avons pu, nous professionnels, bénéficier. Ils n'ont pas ou peu été sensibilisés à l'art. Ce sont les rois et les reines de la débrouille.

Certains d'entre eux souffrent d'addiction : alcoolisme, toxicomanie, etc. D'autres viennent de la rue parce qu'ils ont été expulsés de leur logement. La plupart sont des hommes âgés de 65 ans et plus. Les ravages des addictions sont physiques mais aussi psychiques et relationnels. Il faut prendre conscience que l'addiction est une maladie qui crée une fracture au sein de la famille et des relations sociales. Beaucoup de personnes dépendantes se retrouvent seules.

J'ai toujours eu pour philosophie de vivre ici et maintenant, et ne pas attendre demain. Une philosophie de vie que j'applique au quotidien dans mon travail à Sainte-Gertrude. Par exemple, hier, nous avons discuté du souhait d'anniversaire de l'une de nos résidentes, Marcella. Ancienne danseuse de ballet, elle souhaiterait danser le French cancan pour ses 80 ans. Nous ne nous disons pas qu'il s'agit d'une simple conversation au détour d'un couloir. Nous nous posons concrètement la question : que pouvons-nous faire ?

Nous sommes très chanceuses. Bon nombre de projets viennent jusqu'à nous. Par exemple, nous travaillons avec l'Orchestre des Young Belgian Strings. (NDLR, en 2020, l'Orchestre des Young Belgian Strings et la Fondation Roi Baudouin ont créé un fonds de soutien destiné à rémunérer les jeunes artistes au sortir de l'école – fortement impactés par la crise sanitaire – qui se produisent lors de concerts privés). Nous nous sommes demandé si nos résidents aimeraient écouter de la musique classique. Mais le plus important, c'est ce qu'il se passe au moment où ça se passe. C'est épatant d'observer la manière dont les résidents s'éveillent à la musique, ressentent et expriment leurs émotions. C'est aussi la raison pour laquelle, nous avons sauté à pieds joints dans le projet de créer ensemble un Centre d'art au sein de Sainte-Gertrude.

Nous savons bien que les résidents de Sainte-Gertrude n'ont pas eu la possibilité, ni la chance de faire beaucoup d'expériences esthétiques au cours de leur vie. Pour nous, tant qu'il y a des émotions, il y a de la vie !

Le secteur artistique et le secteur du soin ont en commun de travailler « pour quelqu'un », de prendre soin (care) de quelqu'un. Mais leurs « prendre soin » s'appliquent de manière différente sur des terrains extrêmement différents. Comment les rendre compatibles ?

SW : C'est notre défi ! Il y a quelques années, on considérait que la maison de repos était basée essentiellement sur les soins de santé. Aujourd'hui, et plus qu'hier, nous voulons faire de Sainte-Gertrude un lieu de vie, avec tout ce que ça demande à réarticuler au quotidien : à la fois, prendre soin de la santé de la personne et prendre soin de l'être et du bien-être dans sa globalité, en ouvrant une fenêtre sur l'extérieur. Ce qui demande en retour un travail de cohésion, de réarticulation, de transversalité. Parce que nous travaillons avec des corps de métiers, des expertises, des objets et des sujets d'attention très différents. Nous devons créer des projets pour l'ensemble de la Résidence



Sainte-Gertrude auxquels toutes peuvent adhérer et participer.

GM : Tout dépend également de l'artiste avec lequel nous allons travailler. Et surtout de sa capacité à s'adapter aux spécificités de la Résidence Sainte-Gertrude et de ses résidents, et de s'en nourrir. Le projet doit faire sens pour les deux parties. À la création du Centre d'art dans l'E.H.P.A.D des Blés d'Or à Chambéry, certains artistes sont arrivés avec des projets prédéfinis. Très vite, ils ont eu la justesse de les adapter au contexte, aux personnes. S'adapter est LA clé.

Comment coconstruire un objet où l'art et la vie quotidienne se confondent ? Déboulonner les clichés. Et permettre aux personnes de retrouver un corps.

GM : En dialoguant, en acceptant l'autre tel qu'il est, quel que soit son parcours de vie, sans vouloir le changer, sans jugement, en écoutant ses envies. Communiquer est LA clé.

SW : À nouveau, le projet doit être co-construit pour faire sens pour chacun.

GM : Créer un Centre d'art au sein de Sainte-Gertrude permettra également à nos travailleuses qui n'ont pas forcément été sensibilisées aux arts – de pouvoir en bénéficier. C'est important pour nous que le projet amène la découverte, la cohésion.

De quelle manière est-ce que ça ne va pas aussi retravailler les liens entre le personnel soignant et les résidents ?! Mohamed El Khatib dit de ces derniers que « ce sont des musées vivants ». Et c'est d'autant plus important qu'on observe dans les arts de la scène, l'effondrement du grand récit à la faveur d'une multitude de récits singuliers. L'expérience que vous allez mener rejoint cette tendance-là : faire émerger tous les récits singuliers. Tous les corps comptent.

GM : Oui ! Je rejoins complètement la vision de Mohamed El Khatib. Nous serons amenés à mieux nous connaître – soi et les autres – dans nos différences et nos commun(s).

Qu'est-ce qu'un corps vieillissant ?

GM : Nous n'avons pas été encore amenés à réfléchir sur « le corps vieillissant » en tant que tel. En revanche, nous avons amorcé toute une réflexion sur ce que sont l'intimité, la sexualité et l'amour.

Il est très compliqué d'avoir une intimité dans une maison de repos. Chaque travailleuse, chaque résidente a sa propre définition de l'intimité. Actuellement, un groupe de travail réfléchit sur ce que signifie l'intimité pour chacun d'entre nous, afin de l'élargir au projet global de la maison. Nous devons nous mettre d'accord sur la définition même de l'intimité et la respecter. Encore aujourd'hui, certaines travailleuses rentrent directement dans les chambres. Alors que d'autres toquent à la porte puis entrent. Ou toquent à la porte et attendent la permission d'entrer. Il est important d'être attentif/ve à la manière dont les résidents définissent eux-mêmes leur intimité.

SW : Certes, nous devons tenir compte des contingences organisationnelles. Mais surtout, nous ne devons pas oublier que nous vivons dans une communauté composée d'individualités que nous devons respecter.

Lorsque vous songez à ce projet, quel est votre rêve ?

SW : J'ai hâte de réaliser les rêves de nos résidents et travailleuses. Tout simplement, j'espère que chacun y trouvera du sens, du plaisir, une étincelle, une émotion qui lui parlera.

GM : Ils ont également besoin qu'on les regarde, qu'on leur porte une attention. Je pense à l'un de nos résidents, un monsieur qui avait une vie publique très riche et, qui peu à peu, s'est laissé glisser. Il ne faisait plus attention ni à son apparence vestimentaire, ni à son hygiène. Un jour, je lui ai demandé : « Pourquoi ? » Il m'a répondu : « Plus personne ne me regarde. Pourquoi ferais-je attention à moi ? » Cette phrase m'a marquée. Il avait raison. Je ferais sans doute la même chose à sa place. J'aimerais qu'ils prennent le temps de se découvrir, de partager du temps. Qu'ils attrapent la lumière. Peu important le type d'esthétique des œuvres, le plus important sera l'histoire qui permettra cela.

Sandrine Wauquier travaille depuis 12 ans dont 6 en tant que directrice à la Résidence Sainte-Gertrude – Maison de repos et de soins. Originnaire du Brabant-Wallon, elle réside en Région bruxelloise. Elle est maman d'un garçon de 12 ans. Elle a une formation en psychologie et en santé publique.

Après avoir été logopède praticienne dans le service de gériatrie au CHU Saint-Pierre, **Géraldine Maes** est, depuis 3 ans, la coordinatrice de l'équipe paramédicale de la Résidence Sainte-Gertrude – Maison de repos et de soins.

Le Théâtre National Wallonie-Bruxelles

Le projet artistique et culturel du Théâtre National porté par Pierre Thys, entré en fonction au 1er juillet 2021 est résolument tourné vers l'avenir, plus fédérateur que jamais et profondément vivant. Pour affirmer son identité multidisciplinaire et faire émerger un imaginaire commun pour un futur en transition qui soit créatif, stimulant, désirable et solidaire, le projet s'appuie à la fois sur les artistes, les opérateurs culturels de Bruxelles, de Wallonie et internationaux, mais également sur des zones d'interventions plus éloignées des pratiques culturelles et artistiques, sources de nouveaux rapports aux publics.

La volonté d'aller à la rencontre des publics les plus divers est également au cœur du projet. Et de nombreuses actions sont mises en place pour créer des liens avec de nouveaux publics en les invitant à franchir les portes de l'institution et en créant les conditions de leur bien-être au théâtre.

L'association Zirlib

En 2008, Mohamed El Khatib crée l'association Zirlib qui œuvre dans la création contemporaine et la médiation culturelle.

Les mots de Mohamed El Khatib à propos de Zirlib :

L'esthétique n'est pas dépourvue de sens politique. C'est le fruit d'une rencontre entre auteurices, acteurices, chercheuses, danseuses, vidéastes et musicien·nes de formations et d'horizons divers.

La seule conviction qu'on a pu se forger ces dernières années est que chacun de nos gestes esthétiques doit interroger le théâtre d'aujourd'hui dans sa forme, mais également constituer un refuge pour les plus fragiles d'entre nous.

On considère notre pratique artistique comme un espace de réconfort – par la beauté du geste –, d'émancipation – par la radicalité du propos –, et d'hospitalité. C'est de cette façon que nous imaginons notre théâtre et pour cette raison que nous travaillons indifféremment avec des professionnel·les très reconnus et des non-professionnel·les très inconnus.

Zirlib œuvre dans trois domaines :

- la création contemporaine dans les arts vivants en France et à l'étranger ;
- la recherche dans les rapports arts / sciences humaines / sciences technologiques ;
- l'action artistique avec les personnes les plus éloignées des cercles culturels.



www.theatrenational.be

